

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

**L'Autriche sauvée par la musique.** — A deux pas de ce Café-Bazar où tous les voyageurs, même s'ils ne doivent passer que quelques heures à Salzbourg, viennent inmanquablement s'attabler, comme, voici quelques années, l'on hantait les terrasses de Montparnasse, il y a un magasin de costumes tyroliens. Salzbourg, certes, n'est pas dans le Tyrol, mais l'uniforme, hommes ou femmes, est quasi celui des montagnards de Kitzbühel ou de Kufstein.

Quelques Parisiennes, à peine débarquées de la veille, s'empressent autour des comptoirs, et se disputent les deux vendeuses qui comprennent le français.

— Et que peut-on faire ici le soir, dit l'une d'elles en vérifiant dans la glace l'inclinaison d'un chapeau vert à plumes?

— Le soir, mais il y a des concerts...

— Des concerts?

— Enfin, oui, de la musique... C'est ainsi qu'on m'a emmenée hier entendre du Mozart. Seulement, comme je ne sais pas l'allemand, je n'ai pas songé à retenir le titre...

L'anecdote est sans portée. Elle suffit pourtant à donner une image du succès du festival de Salzbourg cette année. Un succès comme on n'en a jamais vu, et d'autant plus significatif qu'à Bayreuth, par exemple, le théâtre, pour la première fois depuis longtemps, est demeuré clos durant l'été.

Salzbourg s'est donc concilié non seulement les mélomanes des deux continents, avec une majorité très nette de Français, mais encore tous ceux qui, sans être des amateurs particulièrement éclairés, ont choisi ce but plutôt qu'un autre, au récit enthousiaste des pèlerins des saisons précédentes. Paix donc sur ce royaume de la bonne volonté, et n'en veuillons pas nous-mêmes à ceux qui découvrent aujourd'hui la ville archi-épiscopale.

Nous nous souvenons du festival 1933, que l'Allemagne jalouse tenta de torpiller en instituant un péage de mille marks pour ceux de ses « nationaux » qui désiraient franchir la frontière autrichienne.

Du festival 1934 aussi, endeillé, deux jours avant l'ouverture, par l'horrible attentat où périt le chancelier Dollfuss.

Cette fois-ci, deux événements indiquent avec éloquence le sens de l'effort que l'Autriche a assumé : l'inauguration de la route du Grossglockner, la voie automobile la plus élevée d'Europe avec celle du Pic du Midi, et qui, avec ses soixante kilomètres à plus de mille mètres d'altitude et son passage au col de Hochtoerl à deux-mille cinq cents mètres, réduit dorénavant à quatre cent vingt-deux kilomètres la distance de Salzbourg à Venise : chaussée aux rampes judicieusement établies, et dont les « biefs » supérieurs déroulent leurs sinuosités, même en plein mois d'août, au milieu des champs de neige.

En second lieu, la réception donnée dans l'ancienne résidence des princes-archevêques par le gouverneur de Salzbourg, pour fêter le quinzième anniversaire de la fondation des festivals, et à laquelle le président de la République fédérale, M. Miklas, et l'ensemble du corps diplomatique accrédité à Vienne assistaient, ainsi que tous les principaux collaborateurs de l'entreprise, Max Reinhardt et Paula Wessely en tête. Quinze ans de lutte parmi les circonstances les plus adverses, d'entêtement contre un sort qui semblait défavorable et qu'on a fini par se rallier.

Et tout naturellement, sans avoir à se faire violence, l'Autriche a su s'élever à la hauteur de sa fortune. Elle a déjà oublié les tragédies qui l'ont ensanglantée. Elle sourit à ses visiteurs et les accueille de toute sa bonne grâce. Elle rayonne de cette joie de vivre qui s'est emparée d'elle, et qui la pénètre comme les premières ardeurs du soleil après un long hiver.

Celui qui confronte ses impressions présentes avec ses souvenirs est frappé par cet état d'exaltation intime.

Le festival 1935 annonce le temps retrouvé.

A quoi est due cette conjuration du destin, sinon, comme nous l'avons déjà insinué, à la persévérance dans une tâche dont, quelles que fussent les contingences, l'accomplissement n'en a jamais pâti ! Car enfin, ce qui a décidé nos futiles voyageuses à venir remonter leur garde-robe au bord de la Salzach, quitte à subir le soir quelque exécution théâtrale ou symphonique, n'est-ce point simplement la renommée d'un lieu dont il faut croire qu'il est devenu dorénavant inutile de savoir pourquoi il est renommé?...

Si, en effet, Pauteur de la *Flûte enchantée* est peut-être, avec Bach, l'un des seuls musiciens qui, malgré l'importance de leur œuvre, n'aient pour ainsi dire rien écrit de médiocre, s'il a donné l'exemple de la perfection, il faut convenir qu'on a compris, à Salzbourg, la valeur de cet exemple, et qu'on s'en est opportunément inspiré. La troupe la plus internationale du monde — où les Italiens du Metropolitan et de la Scala dominent pour *Don Giovanni* et *Falstaff* — les chœurs de l'Opéra de Vienne et l'orchestre de la Philharmonie, la présence au pupitre, pour les représentations et pour les concerts, de chefs tels que Toscanini, Bruno Walter ou Kleiber, il n'en faut pas davantage pour expliquer la qualité des plaisirs que l'on prend ici, ni pour garantir au touriste que son déplacement ne sera pas vain.

Le pays qui a eu l'honneur de donner naissance à Wolfgang-Amadeus convie l'Europe entière et l'Amérique à admirer de quelle manière il a gardé ses traditions. Quoi d'étonnant à ce que les deux mondes répondent « présent » ?

La culotte de cuir dont s'affuble ce vieux lord, la robe à fleurs aux manches bouffantes et le tablier rose qu'arbore cette marquise madrilène, ce ne sont que des à-côtés pittoresques, des essais amusants pour se mettre, si l'on ose employer une métaphore hardie, à l'unisson de la fantaisie ambiante.

Mais au-dessus des fantaisies éparses, il règne une fantaisie divine, sans laquelle ces jeux perdraient leur raison d'être : celle qu'a ordonnée et distribuée une fois pour toutes le génie de Mozart.

### §

L'histoire de Salzbourg depuis les quinze années qu'a été institué le festival d'été, l'essor artistique et, autant que nous ayons essayé de le prouver, politique de la petite cité, tout cela ne tient évidemment pas en quelques anecdotes. Pourtant, l'anecdote étant ce qui parle au sens de la manière la plus élémentaire, et chaque jour en faisant naître une nouvelle sur les bords de cette Salzach... que certains de nos Tartarins de presse n'ont pas hésité à prendre pour le Danube, en voici une récente qui a le mérite de la brièveté : c'est celle de cette Américaine qui, envoyant à la R. A. V. A. G.,

l'organisme officiel, ainsi qu'on sait, de la Radiodiffusion autrichienne, ses impressions sur les « retransmissions » du festival, a adressé naïvement son pli « à Vienne, près de Salzbourg ».

Ainsi donc, d'un continent à l'autre, la capitale de l'Autriche, le centre de l'Europe, peut-être, ... tout au moins du point de vue musical, est désormais la modeste ville aux deux collines où est né Mozart, et c'est quelque part dans sa banlieue — l'on fait confiance aux postiers pour le découvrir — qu'on situe le lieu sans intérêt où pourtant l'aigle bicéphale avait jadis établi son aire.

Faut-il donner tort à cette Yankee sans malice si l'on songe, d'autre part, que le haut état-major musical allemand a subi dernièrement d'importantes mutations, précisément en raison du succès de la saison de Salzbourg, et qu'ainsi l'autrichien Clemens Krauss, qui, jusqu'à l'année dernière, participait au festival en tant que directeur et premier chef d'orchestre de l'Opéra de Vienne, et, depuis lors, avait été appelé par les autorités hitlériennes à la tête de l'Opéra de Berlin, est dorénavant nommé à Munich; ceci en raison de l'expérience qu'il est censé avoir acquise à Salzbourg, et qui lui permettra, espère-t-on, d'organiser, à l'ombre du souvenir du roi Louis II, des manifestations capables de rivaliser avec celles qui se succèdent ici, — et détournent les mélomanes à leur profit.

Clemens Krauss arrivera-t-il à « compenser » victorieusement l'attraction quasi irrésistible — puisque aucun pays au monde ne peut actuellement se prévaloir d'un tel apannage — qu'exerce la présence à Salzbourg d'Arturo Toscanini, de Bruno Walter et d'Erich Kleiber, chacun conduisant deux concerts, et les deux premiers montant en outre chaque semaine plusieurs fois au pupitre pour diriger *Fidelio* et *Falstaff*, *Don Juan* et *l'Enlèvement au sérail*?

Car enfin, lorsque la musique qui passait, naguère même, pour l'objet de la distraction des oisifs, devient ainsi l'un des « départements » les plus actifs des agences de voyages, lorsque les places, comme c'est le cas à Salzbourg, sont disputées plusieurs mois à l'avance, l'on comprend que les pouvoirs publics aient des motifs de ne plus négliger une forme aussi souple, aussi aisément maniable, d'« exporta-

tions invisibles », et qu'ils mettent tout en œuvre pour se concilier un facteur nouveau dont l'efficacité ne soit point encore émuée.

Or, si les grandes épreuves sportives, hormis les Jeux Olympiques, dont le caractère est exceptionnel, provoquent pour quelques heures le déplacement d'un certain nombre de spectateurs, il est naturellement prouvé que les solennités musicales suscitent à la surface de la planète des mouvements autrement amples, autrement significatifs, et qui sont susceptibles de conséquences profondes sur l'économie d'une nation.

En fait, ces exécutions de *Falstaff* avec Mariano Stabile, Fernando Autori et Dusolina Giannini, entre autres, de *Fidelio* avec Lotte Lehmann, de *l'Enlèvement* avec Margherita Perras, Lotte Schoene et Hoffmann, furent les trois événements théâtraux, *Don Giovanni* faisant par ailleurs l'objet d'une reprise avec la distribution éclatante de l'année dernière, Ezio Pinza, Lazzari, Borgioli, Dusolina Giannini, Lotte Schoene et Luise Helletsgruber. La plupart des représentations ayant été radiodiffusées en France, l'on aura pu se rendre compte ainsi de la perfection du détail comme de l'ensemble, de la cohésion d'une troupe recrutée cependant aux quatre coins de l'univers, mais à laquelle l'autorité implacable d'un Toscanini ou le lumineux prestige d'un Walter imposait la plus entière discipline. Et l'on serait coupable d'oublier, encore que les *Noces de Figaro* et *Così fan tutte*, menés par Weingartner d'une baguette somnolente, n'aient point été l'objet d'un pareil enthousiasme, deux artistes de « classe » également internationale, Margit Bokor et Jarmila Novotna, qui y apportèrent la collaboration la plus précieuse.

Les concerts? Là encore, le relai de la plupart d'entre eux par les postes français aura permis de remarquer le parti que Toscanini tire des *Nocturnes* de Debussy ou de la *Réformation-Symphonie* de Mendelssohn, et Kleiber de la charmante *V°* de Schubert. Il vous aura révélé peut-être aussi la joie secrète que Bruno Walter découvre dans la *Haffner-Symphonie* de Mozart, l'humour avec lequel il parvient à animer telle ouverture de Suppé, la tendre frivolité qu'il introduit dans telle valse de Johann Strauss.

Mais, si vous avez écouté la diffusion de ces séances du dimanche matin où l'on se rend, que ce soit au Mozarteum ou au Festspielhaus, dans le plus aimable négligé, le chapeau à plumes de Mme Vladimir Horowitz, qui est l'une des filles de Toscanini, voisinant avec le *dirndl* de la vicomtesse de Noailles, vous n'aurez pas manqué de vous réjouir du succès que remportèrent, sous la férule de Bruno Walter, Robert Casadesus et sa femme dans le double *Concerto* en *mi* bémol de Mozart, où ils affirmèrent péremptoirement leur maîtrise. Déjà, l'avant-veille, au cours d'un récital à deux pianos, consacré presque exclusivement à la musique moderne française, ils avaient connu un tel triomphe qu'ils durent biffer la *Rapsodie Viennoise* de Florent Schmitt, par quoi se terminait le programme, et la firent suivre de la *Rapsodie Française*. Honneur à ces deux ambassadeurs de notre école de virtuosité!

Le festival terminé, Salzbourg aura recouvré son calme. Le hall de l'Oesterreichischer Hof ne sera plus le caravansérail où l'on s'interpelle dans toutes les langues du monde, et l'on n'aura pas besoin de se battre pour une table au bazar. Les Rolls se seront dispersées, et le tramway qui conduit à Berchtesgaden, au pied de la propriété d'Hitler, de l'autre côté de la frontière, pourra avancer librement, sans plus devoir se frayer à grands coups de sifflet un passage parmi elles.

Mais l'Autriche, elle, a gagné la partie. Le culte de Mozart aura été l'agent de sa guérison matérielle et spirituelle. En frappant à l'effigie du Salzbourgeois, comme à celles de Haydn et de Schubert, ses pièces de deux schillings, elle ne fait que rendre un juste hommage à ceux qui avaient assuré son indépendance.

Depuis l'assassinat d'Engelbert Dollfuss, l'effigie du chancelier martyr s'est ajoutée à celles des trois musiciens. L'un a versé tragiquement son sang. Les autres avaient innocemment prodigué les trésors de leur âme candide, jusqu'à en perdre la vie.

C'est à ce sacrifice commun, à ce don d'eux-mêmes que lui ont fait les meilleurs de ses fils, que le petit Etat renaissant peut se fier pour considérer l'avenir sans trop de crainte.

Salzbourg, août 1935.

PIERRE-OCTAVE FERROUD.